

L'Emprise

(Suite)

Sandrin est, au contraire, doux, presque onctueux, intelligent et d'une inlassable persévérance dans la poursuite d'une idée; très possesseur de lui-même, il sait sourire la rage au coeur, et préparer avec un véritable plaisir d'Allemand méthodique son plan de campagne contre un rival. Il pose presque la question comme un problème: étant donné que Routier a telle nature déterminée, quelle est la meilleure tactique pour, peu à peu, le faire monter, l'exaspérer et l'amener, en un jour de colère, à jeter sa démission à la tête de Dietzch?... Telle est la question qui, dès la fin du premier mois, hante l'intelligence de Sandrin; et puisqu'il faut qu'elle se résolve le plus tôt possible, le contremaître arrête sans plus tarder les premiers jalons de son offensive. Il s'aidera surtout de ces mille moyens que fournit le contact journalier avec des subalternes, enchantés de déguiser leur flat-terie ou de satisfaire leur jalousie, en donnant à l'une et à l'autre la forme d'une vengeance impersonnelle.

Et ainsi, sans que rien ne soit défini, tous les ateliers comprennent que la lutte est inévitable entre les deux hommes, et d'instinct la foule va à celui qu'elle juge le plus fort, c'est-à-dire le plus méchant.

C'est donc la guerre; elle commence par des insinuations sans grande portée apparente. Puisque Claude Routier a du pain chez lui, pourquoi vient-il voler celui des autres?... Ce paysan prend une place qu'on aurait dû réserver pour un vétéran du travail parisien. Sandrin a quarante-huit ans, Claude vingt-huit; et, pour être ainsi protégé, affiché par le comte, il doit exister des liens mystérieux entre ces deux hommes: Claude est donc sûrement la créature d'Agilbert... son espion dans l'usine.

Mais Sandrin va plus loin, et fait sans cesse remarquer à ses partisans qu'une hérédité d'esclavage pèse sur le fils de Mathurin, car depuis des siècles sa famille a vécu sous la dépendance de celle du comte. Dans ces conditions, Claude ne peut pas représenter d'une manière digne et indépendante les intérêts ouvriers; il est l'homme du patron, et c'est tout!... C'est même beaucoup trop! Et puis, pour commander à Paris, le savoir ne suffit pas, la capitale exige un très grand savoir-faire... Le nouveau chef ne possède peut-être pas beaucoup la première de ces choses: sûrement il a oublié d'acquérir la seconde; il commande à ses hommes comme jadis il devait conduire ses boeufs, sans plus parler que ses bêtes... ne manifestant sa présence que par des coups d'aiguillon, comptant sur la raideur de la forme pour voiler la faiblesse du fond... Malheureusement pour lui, les Parisiens ont des yeux et la distinguent quand même, et, de plus en plus, on la fera éclater au grand jour!

Cette guerre, une fois commencée, n'arrête plus: tous les matins, assis à son bureau, devant les ouvriers qui stationnent sans cesse auprès de lui, Sandrin fait amèrement le procès des premiers wagons déjà livrés par Claude Routier... Ils sont piteux, ces wagons, pleins de fautes lourdes!... Et si l'usine Agilbert veut prendre le chemin de celles qui l'ont précédée et faire vivement la culbute au bout du fossé, elle n'a qu'à fournir encore quelques trains de ce genre; l'expérience sera courte, avant un trimestre, les réclamations des clients, particuliers ou compagnies, vont sûrement pleuvoir et commencer l'ère des abandons.

Qui, en fin de compte, payera le plus douloureusement la note?...

M. de Saint-Agilbert?... Nullement!... Le cher petit, il est riche à millions; s'il en perd un dans l'entreprise, il lui en restera bien d'autres pour ne pas mourir de faim sous les ponts!...

Dietzch et Alberte Hammester?... Ah! les gail-lards!... Quels acrobates pour faire le saut périlleux et retomber sur leurs pieds, et comme ils sauront toujours tailler, même en pleine déroute, la part de la petite famille!

Alors et comme toujours, si l'usine périclité, ce sont les ouvriers qui solderont la note... Donc, ils doivent tous se serrer autour de lui, Sandrin, et l'aider à jeter dehors, ou du moins à neutraliser l'intrus qui vient tout compromettre ici...

La journée faite, quand les ouvriers sortent le soir de l'atelier, ils éparpillent partout cette impression dans le quartier et dans leurs familles; ils crient que la présence d'un incapable comme Routier est une cause immédiate de décadence pour l'usine... que déjà les clients se plaignent, et que la Compagnie de l'Est menace de retirer ses commandes, si on lui amène encore des voitures manquées comme celles que le nouveau chef vient de fournir.

Or, à cette époque, Claude n'a fait encore aucun wagon dans sa totalité; ceux qui ont pu provoquer quelques réclamations ont été terminés, mais non mis en chantier sous son règne, et d'après des devis antérieurs sur lesquels il n'avait pas à donner son avis. Du reste, tout à son travail, il passe au milieu de cette haine sans trop en soupçonner la gravité; il est aimable avec Sandrin, qui affecte envers lui une ironique correction de procédés.

Leurs relations sont même très restreintes, Sandrin ne s'occupant que d'un atelier, tandis que Claude, chargé de la totalité des sections de l'usine, s'absorbe dans l'étude approfondie de son multiple service; et, malgré tous les bruits contraires, il y fait face avec une sûreté de coup d'oeil et une énergie inconnues avant lui.

La direction confiée par Dietzch l'a plutôt gêné



Tous les trois, une lanterne à la main, examinèrent la voiture

dans la forme que dans le fond: les cinq années passées au Val, à la tête du service exclusif de la traction, lui ont donné comme le sens du wagon; et même, spontanément, la dernière année de son séjour à Fleurines, il a découvert plusieurs perfectionnements dont Dietzch a sournoisement profité en les revêtant d'une forme scientifique, et en prenant quelques bons petits brevets à son nom, pour protéger leur exploitation contre la ruse de ses pareils.

La construction de ces wagons n'est donc pas pour Claude le principal souci; une autre chose l'inquiète beaucoup plus. Dès son arrivée aux ateliers, et après une visite minutieuse, où il a pourtant conscience de n'avoir pas tout vu, Routier vient d'être frappé de nombreuses anomalies dans le fonctionnement journalier de l'usine; par exemple, l'impossibilité de vérifier les entrées exactes des marchandises, qui pénètrent par la voie de tous les différents services au lieu de passer par un contrôle unique, et surtout la défectuosité des matériaux. Jamais, au Val d'Api, on n'aurait employé tel fer, tel acier, telle étoffe, d'un usage courant dans l'usine de la Chapelle; de là un truquage malhonnête des wagons, d'une solidité apparente, mais d'une faiblesse réelle et voulue, malgré leur masse énorme, leur forme nouvelle et leur allure de moderne confort.

Evidemment, il existe dans l'usine des choses embrouillées à plaisir, et que Dietzch ne doit pas con-

naître, ou alors ne devrait pas tolérer. Claude Routier, chasseur dans l'âme, en a la certitude dès sa première inspection. Dans l'immense engrenage des ateliers, il existe une ou plusieurs fuites... Inconscientes?... Préméditées?... L'avenir seul l'apprendra. Mais, pour le présent, Claude se tient extérieurement tranquille, regardant plus encore qu'il n'est regardé.

Et pourtant Dieu seul sait avec quelle passion on l'observe! Le soir où se termina le premier wagon dont Claude avait assumé l'entière responsabilité fut une vraie soirée de conspiration. Sandrin donna le mot au concierge Rabaroux, afin que, sorti par une porte, il pût rentrer par l'autre avec Lebrun, le sous-chef.

Tous les trois, Sandrin, Rabaroux, Lebrun, une lanterne sourde à la main, examinèrent avec une minutie farouche la voiture dans le hangar dont, seul, Claude croyait posséder la clé.

C'était un simple wagon destiné à la province, comprenant les trois classes, comme la combinaison existe encore pour certaines lignes particulières sans grand transit. Ce genre de travail, très peu brillant, comporte pourtant d'incontestables difficultés techniques, car le compartiment de première, devant servir souvent aux autorités locales: préfet, général, conseiller, n'a pas le calibre ordinaire et affecte la forme d'un petit salon. Pendant une heure, les trois hommes vérifièrent tout, les roues, les essieux, la menuiserie, les raccords, le capitonnage et jusqu'au vernis; mais, la jalousie au coeur, ils furent forcés de reconnaître que tout était irréprochable, et que l'ensemble du travail avait été mené d'une main sûre d'elle-même.

—C'est égal, je l'attends aux voitures de luxe!...

Et ils partirent en essayant sur les marches franchement peintes du wagon la trace de leurs pas.

—Réussir une voiture dans ces conditions est un jeu d'enfant, explique Sandrin au second contremaître, le tout serait d'en savoir le prix de revient; si l'on se met à faire du solide, c'est la ruine pour nous et la mort de la maison; nous sommes trop ridiculement payés pour travailler dans ces conditions; et puis, un wagon pareil n'en finit pas de s'user! De toutes façons, ce garçon-là est dangereux pour nous; il veut arriver, il fait du zèle et gâte le métier!... Il faut qu'il parte!...

Peu familiarisé avec les intrigues de la politique effrénée des ateliers, Claude ne cherche pas au delà des sentiments exprimés dans les poignées de mains cordiales et des félicitations chaleureuses. Dietzch l'a bien jugé: il n'est pas curieux, au sens parisien du mot; en dehors de sa tâche, peu de choses l'intéressent; mais, d'instinct, il va tout au fond de ce qui lui est confié; comme ses boeufs, jadis, marchaient droit, les yeux contre terre dans leur dur sillon, il creuse, lui aussi, sa route, toute droite sur le terrain industriel, voulant tenir bien dans sa main, comme un bon chef, tous les fils commandant les rouages de l'usine dont il est officiellement responsable.

Aussi, le soir, quand il rentre seul dans son pavillon désert, il tombe de fatigue devant le dîner quelconque âprement cuisiné par Mme Rabaroux. Mais là encore le travail ne cesse pas en lui; à peine installé, il est déjà troublé par tout ce qu'il présente; le problème des fuites de l'usine se précise en se compliquant devant sa pensée ardente; et, plus d'une fois, si Sandrin, ou Lebrun, ou Dietzch, avaient été là blottis dans un coin, espionnant celui qu'ils regardaient comme un simple, ils auraient senti monter en eux une véritable anxiété en voyant Claude s'arrêter brusquement au milieu de son repas, et murmurer comme se parlant à lui-même:

—Non, ce n'est pas possible... Je ne me trompe pas... Il y a du mystère dans cette maison!...

XII

Bien que très occupé, quand l'hiver battit son plein aux alentours du 15 décembre, Claude Routier fut subitement tourmenté, comme il ne l'avait jamais été, du désir de passer quelques jours à Fleurines, de revoir son pays, son cottage, sa famille, et même le toit lointain de la ferme paternelle.

Etait-ce la fatigue du travail sans cesse grandissant à l'usine... la montée sourde des intrigues